Bernard Chartreux

Un homme pressé

THÉÂTRALES

edilig

BERNARD CHARTREUX

UN HOMME PRESSÉ

d'après le Livre de Job

Édité avec le concours du Centre national des lettres

COLLECTION « THÉATRALES »

« THÉATRALES »
Collection dirigée
par Jean-Pierre Engelbach et Jacques Pellissard

Ligue française de l'enseignement et de l'éducation permanente
FÉDÉRATION NATIONALE DE THÉATRE.

Maquette : Yves Raynaud.

Tous les droits de reproduction même partielle par quelque procédé que ce soit réservés pour tous pays. Copyright EDILIG, 3, rue Récamier, 75431 Paris Cedex 07 - ISBN 2-85601-189-6 - ISSN 0293-2717.

ÊTRE PAS NÉ

D'où ça vient-il qu'un texte doive aller au théâtre, qu'il ait les habits du voyage ou non ? Il n'y a pas de raison simple et si l'habit fait le moine, il ne fait pas le pèlerin. C'est le plaisir de cette lecture particulière du livre de théâtre que de repérer les signes et les mouvements de la vocation théâtrale du texte. Il se trouve que derrière cette préface est imprimé un de ces textes qu'on dit de théâtre. Par commodité, prenons-le, plutôt qu'un autre, comme exemple et observons.

Le premier mot est le nom d'un homme, Job et les mots suivants sont ses premières paroles, « merci beaucoup pour ce jour-là... ». Avant d'aller plus avant, on remarquera que ce Job a un précurseur dans la bible qui, dans la traduction de l'École biblique de Jérusalem, lui fait dire « Périsse le jour... ». Ce n'est pas la même chose, mais ce n'est pas sans rapport. Un homme pressé *serait-il alors une adaptation du livre de* Job *? Non, disons que Bernard Chartreux est un écrivain, singulier sinon unique, qui utilise des matières déjà pétries. Il n'adapte pas, ni ne traduit, ni ne transcrit, il* compose *un texte avec des bribes de phrases ou des pensées déjà élaborées. Elles sont tordues et refondues, trahies et travesties sans jamais disparaître tout à fait et ce sont de nouvelles phrases et de nouvelles pensées. C'est un écrivain à part entière qui fait devant vous ce que beaucoup font en secret. Et le théâtre ? J'y viens. Nous avons vu qu'*Un homme pressé *est fait avec le* Livre de Job, *la suite du texte confirme les premiers mots. On peut imaginer que l'auteur a été saisi par l'aspect théâtral de*

ce texte, qu'il a, dans un premier moment, constaté ce fait : quand on presse un homme, il en sort des paroles. En scène donc, un homme pressé par la misère, la maladie et la solitude, un homme qui ne cesse de parler sous la forme de la plainte, de l'imprécation, de la révolte, ces formes de la parole adressée, théâtrale donc, qui sont d'autant plus vives et furieuses que l'interlocuteur est absent, caché, silencieux. Job ne veut pas parler aux « amis » Eliphaz, Bildad ou Çophar, mais à Dieu, à celui qui a brisé l'échange : les souffrances de Job ne sont pas le prix d'un péché et celui qui les inflige doit répondre de cette injustice. Mais le grand Écornifleur reste coi et Job dialogue tout seul. Ainsi, Un homme pressé *réalise la situation théâtrale du Livre de Job.*

Il y a également un tour théâtral supplémentaire et peut-être beaucoup plus profond. On a remarqué la dissymétrie des deux incipit : dans la bible, Job maudit un jour, « Périsse le jour... », dans Un homme pressé, *Job rend grâce à un jour, « Merci beaucoup pour ce jour-là... » Importe donc de savoir ce qu'est ce jour et quel accent l'auteur a déplacé. Dans la Bible, c'est le jour « qui me vit naître », dans notre texte, c'est le jour « où je ne suis pas né ». Le personnage central d'*Un homme pressé *est donc quelqu'un qui n'est pas né : c'est un être absolument théâtral. Il faut dire pourquoi. Nous constatons d'abord que n'être pas né n'empêche pas d'être. Si Job n'était pas, il ne souffrirait ni ne se plaindrait, cet être est d'indubitable chair. Mais, par ailleurs, si cet être n'est pas né, il est impossible que ce soit un humain tel que moi dont la naissance est avérée par témoins et certificat. Si l'on ne peut pas retirer l'être à ce « pas né », il faut du moins le qualifier de fictif. Nous trouvons là la définition du personnage de théâtre, ce curieux « être pas né », de chair dans un acteur incarné et de fiction par un artiste rêvée. N'être pas né n'est donc pas n'être pas, c'est une manière d'être, celle qu'on appelle communément personnage de théâtre. Mais ce n'est pas non plus n'être plus, ce qu'on*

*appelle mourir. L'*être pas né *est le corrélat du* spectre, *cet être qui revient d'après la mort, c'est un être qui provient d'avant la naissance. Celui qui « provient » et celui qui « revient » sont deux fantômes cousins. L'un ne connaît pas le jour (de la naissance), l'autre passe par-dessus la nuit (de la mort). Ils se retrouvent dans le ni jour-ni nuit de la pénombre théâtrale. Or, la dernière séquence d'*Un homme pressé *est d'allure spectrale : un visiteur donne lecture d'une lettre posthume. L'être pas né au début, le spectre à la fin : ces deux êtres inhumains sont appelés pour faire entendre l'intarissable plainte de l'innocence humaine.*

Jean-Loup Rivière

Bernard Chartreux a écrit :

Les aventures d'Albert le Renard,
pièce pour enfants (ATEJ, 1972).
Le Château dans les champs
(Stock, « Théâtre Ouvert », 1973).
Ah Q, d'après Lou Sin, avec J. Jourdheuil
(Christian Bourgois, 1975).
Maximilien Robespierre, avec J. Jourdheuil,
Version I (1976), inédit.
Version II (Théâtre de Carouge, 1977).
Jean-Jacques Rousseau, avec J. Jourdheuil
(L'Avant-Scène du théâtre, 1978).
La mort d'Andrea del Sarto, peintre florentin,
adaptation de « André del Sarto »
de Alfred de Musset
(TNS, 1978).
Violences à Vichy
(Stock, « Théâtre Ouvert », 1980).
Le Palais de Justice,
en collaboration (1981), inédit.
Rester Partir, Une passion sous les Tropiques
(Edilig, « Théâtrales » 1982).
Dernières nouvelles de la peste
(Edilig, « Théâtrales », 1983).
Cacodémon roi,
(Solin, « Dérives », 1984).
Le tombeau d'Atrée
(1986), inédit.

I

Le désert.

Job : Merci.
Merci beaucoup pour ce jour-là où je ne suis pas né.
Merci beaucoup pour cette nuit-là où je n'ai pas été conçu.
Et merci pour ma tendre mère que son époux n'a pas visitée cette nuit-là.
Et merci pour mon père que son épouse a repoussé ce jour-là en crachant.
Et pour ces entrailles où le fœtus n'a pas pris toute ma gratitude.
Et toute ma gratitude pour ces conduits secrets où le poupon n'a pas glissé avec accompagnement de sanie.
Et pour ces cuisses qui ne m'ont pas ouvert la voie idem et ces genoux qui ne m'ont pas bercé et ces mamelles qui ne m'ont pas coupé la soif et la faim idem.

Brume bien-aimée, amie fidèle, toi qui n'es ni du jour ni de la nuit, salut.
Voilà, comme chaque soir, que tu te lèves sur déchets et gravats et gagnes de proche en proche.
Puisses-tu une fois encore pénétrer par les neuf orifices de mon corps et remplir l'outre vide de mon corps de ta bienheureuse indistinction.
Et m'accueillir un temps dans ton giron quiet.
Et m'avaler comme un avorton qui ne serait pas même sorti du ventre.

Car ce jour-là est-ce qu'il est devenu ténèbres ?
Et est-ce que Celui Dont Nul N'a Jamais Contemplé La Face a décrété : Ce jour-là je ne le convoque pas, je ne le connais pas, ou quelque chose de ce genre ?
Et ombres et ténèbres elles l'ont souillé peut-être ?
Elles l'ont terrifié éclipses et nuées ?
Et cette nuit-là est-ce que par hasard l'obscurité l'a enfermée à double tour dans un sac ?
Et les autres jours de l'année ils ont dit : Dehors la pestiférée, pas de place avec nous au comput des mois peut-être ?
Et est-ce qu'une Voix s'est levée criant : Malédiction sur elle ? Que s'obscurcissent les étoiles de son aube ? Qu'elle espère la lumière et rien ?
Que derrière ses paupières une taie, qu'au fond de son œil un glaucome ?
Et est-ce que ma propre voix s'est levée criant : Car les trompes du ventre où j'étais est-ce qu'elle les a bouchées ? non et dérobé à mes yeux aveugles l'horreur de, l'horreur ? pas à ma connaissance. Ou alors ma propre voix s'est perdue et je n'ai pas entendu. Ou alors entendu mais pas retenu.

Mais silence.
Quelqu'un est là.
Je n'en crois pas un mot mais quelqu'un est là.
Mes cinq sens qu'une trop longue inaction a rendus extrêmement sensibles encore que délabrés en font foi.
Il y a de la présence ici.
Et non de bête impudique ou malencontreuse comme c'est monnaie courante. Mais d'un semblable à moi.
Si du moins j'étais encore moi-même semblable à moi-même.
Eh bien semblable, qui que tu sois, détrousseur de cadavres, esclave roué, lépreux immonde et que je brûle de baiser sur ta bouche immonde, que viens-tu donc faire ici c'est-à-dire nulle part où désormais je me tiens

et où il ne me semble pas que tu sois invité ou alors détrompe-moi et avec des arguments bien convaincants.

Quoi, on ne répond pas ?
Il n'y aurait donc personne ?
Personne attiré par l'odeur ?
Toute cette mienne pestilence diffusant dans l'air du soir en pure perte ?
Il serait vraiment navrant de constater que le spectacle de la décomposition sur pied de la créature humaine ne fait plus recette.
Il serait vraiment navrant de constater que la chute de la créature humaine ne fait plus recette.
Quoi, tu ne pars pas déjà ?
Tu ne voudras pas avoir fait tout ce chemin pour rien et repartir sans même m'avoir fait l'aumône d'une consolation bien aigre, d'un compatir bien assassin.
Allons, cela suffit, sors de là !
Je sais que tu es là, caché, espérant quoi, voir quoi, entendre quoi je le devine, et si tu ne me fais pas faux bond tu ne seras pas déçu je le jure.
Mais voilà mes paroles trop amères t'ont froissé.
Tu te plaisais à imaginer qu'à ta seule présence le cadavre de Job renaîtrait de ses cendres et exulterait ta louange et se précipiterait pour étendre son manteau sous tes pas. Ciel soit témoin je voulais le faire.
Qui que ce soit — c'étaient mes propres paroles — détrousseur de cadavres, esclave roué, lépreux immonde, j'étreindrai ses genoux, non, je baiserai ses lèvres immondes, non, je mangerai le sable où l'empreinte de ses pas aura marqué.
Hélas ! au lieu des paroles de bienvenue c'est la bile qui remonte d'un coup aux lèvres de l'homme abandonné.
Ou bien c'est l'effroi, à ma vue, qui te saisit.
Comme si j'allais te demander quelque chose, par exemple d'être prodigue de ta fortune en ma faveur.

Ou bien d'embrasser ma cause auprès d'un ennemi et être mon défenseur auprès de cet ennemi.
Ou bien à ton sens pire encore.
Mais rassure-toi.
Suffit de te représenter quel bonheur ce serait pour moi de n'être pas né, quel bonheur d'avoir eu le ventre pour tombeau et maintenant d'être couché et calme dans la fraîcheur du tombeau et d'y dormir d'un sommeil reposant avec les rois et les conseillers du pays et les princes qui ont l'or et l'argent et les prisonniers qui n'entendent plus les cris de la chiourme et les serviteurs que le maître de maison ne harcèle plus
et suffit que par tranchage de ma gorge, ou éclatement de mes poumons, ou écrasement à coups de pierre de mon crâne — ça ne doit pas être bien difficile à tuer un cadavre — tu veuilles seulement prêter les mains à ce bonheur, être pas né — ma seule nourriture c'est mes soupirs, et mes rugissements coulent comme l'eau, et moi seul de tout l'univers il suffit que j'aie peur d'une chose pour qu'elle arrive —
et suffit que tu veuilles seulement m'apporter l'aide de ta main tant ma faiblesse est devenue grande et ma main impotente pour l'accomplissement, par égorgement, étouffement ou éclatement, de ce bonheur, être pas né.

Elifaz *(sortant de l'ombre)* : Tu m'obliges à parler, je ne voulais pas parler.
Juste m'asseoir à tes côtés et pleurer avec toi.
Pleurer tes fils morts, tes serviteurs massacrés, tes troupeaux égorgés.
Pleurer l'ulcère malin qui t'afflige depuis la plante des pieds jusqu'au sommet du crâne.
Pleurer le sac dont tu es revêtu, la puanteur franchement incommode qui t'environne, le fumier qui te sert de lit.
Mais pour des paroles, non.

A quoi bon.
Autant n'est-ce pas sur une plaie verser du vinaigre.

Mais d'un autre côté comment garder le silence
quand toi-même, Job du pays de Ous, peut-être bien le meilleur d'entre nous, tu chancelles et que tes genoux ploient
et qu'à ce coup qui te frappe — avec, je te l'accorde, bien de la cruauté pour un dont jusqu'alors sa prospérité faisait le renom — c'est l'affolement
la crue des paroles insensées
le manquement à ce que tu étais.

Rappelle-toi pourtant autrefois, il y a peu, cette leçon que tu faisais à beaucoup d'autres dont le sort n'aurait rien eu à envier au tien.
As-tu déjà oublié, pour rendre vigueur à leurs mains débiles, ces mots que tu leur disais :

Ta piété n'est-elle pas ta confiance ?
Ta justice n'est-elle pas ton espoir ?

et encore

Quel est l'innocent qui a péri ?
Et où donc a-t-on vu les hommes droits exterminés ?

et encore

Implore Shaddaï il te rendra sa faveur
et restaurera la maison du juste.

Job : Toi je ne sais pas qui tu es ni d'où tu viens mais tu parles d'or.
Il faudrait que Job se taise.
Job lui-même aspire au silence le silence.
Mais c'est sa douleur et non lui-même qui parle dans Job.
C'est que les flèches de Qui Il Faut Taire Le Nom sont plantées en lui.

Un homme crie dans le désert.
Sans arrêt ses hurlements jusque dans l'oreille des dormeurs.
Faire taire le braillard telle est la hantise des dormeurs.
D'abord en y mettant les formes.
Puis moins puis plus.
Jusqu'à ce qu'à la toute fin Celui qui ne dort jamais — vous l'aurez voulu — s'en mêle.
Non sans dégâts, mirifiques les dégâts.
Comme toujours lorsque Celui qui ne dort jamais — vous l'aurez voulu — s'en mêle.

B.C.

9 782856 011898

ISBN : 2-85601-189-6

60 F

© CORLET, IMPRIMEUR, S.A.